

XYZ. La revue de la nouvelle



Claude, fille du Roy

Tony Esposito

Étreintes

Numéro 52, hiver 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4683ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Esposito, T. (1997). Claude, fille du Roy. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (52), 76–78.

Claude, fille du Roy

Tony Esposito

Ma très chère sœur,
Oui, je suis bien vivant. Quoique cela puisse vous sembler incroyable, je vous écris de ce nouveau pays qu'est la Nouvelle-France. Ici, c'est l'été, probablement juillet, mais je ne saurais vous en dire plus sur la date exacte. Je vous explique.

Je ne voudrais pas trop vous rappeler de mauvais souvenirs, mais mon aventure commence avec les propos plutôt indécents que vous tenait le fils du sieur de Montignac. Comme vous l'avez probablement maintenant deviné, je ne l'ai pas tué quand il a attenté à votre pudeur. Il est vrai que nous avons longuement lutté, tant que nous nous sommes éloignés de tout et de tous pour nous retrouver près de l'Éscarpe aux Fous. Notre combat était si acharné que ni lui ni moi ne l'avons vue se précipiter sous nos pieds. J'ai eu la chance de m'accrocher à un frêle arbuste qui me retint assez pour éviter la chute fatale. Ce ne fut pas le cas de Montignac...

Une fois remis de mes émotions, je compris que personne ne me croirait et, même si c'eût été le cas, le sieur de Montignac ne m'aurait jamais laissé la vie sauve après avoir été, d'une façon ou d'une autre, responsable de la mort de son fils. J'ai fui à travers les champs et les bois, avant que les recherches sur mon compte ne commencent. Juste avant la tombée de la nuit, j'eus l'idée de voler les linges d'une pauvre famille innocente, mais qui me fut salvatrice. Affublé d'une robe de coton gris, d'un bonnet un peu défraîchi et de jupons de blancheur oubliée, j'ai réussi à me rendre jusqu'à Paris.

Vous souvenez-vous de nos jeux d'enfance où nous échangeons les rôles que la nature nous a dévolus, où vous étiez le

prince et moi la princesse ? Dans ma fuite, ce n'était plus un jeu, mais une question de survie. J'ai loué le ciel de m'avoir fait mince et surtout quasi imberbe. J'ai ajouté des rondeurs à mon vêtement, ce qui me rendit plus crédible. Tellement qu'on m'en a fait la cour. Ah madame, comme je comprends maintenant que vous trouviez vos prétendants plus drôles que charmants !

Toute cette mascarade m'a mené jusqu'au cœur de Paris. Mais la peur des représailles du sieur de Montignac me fit garder ma coiffe et je me réfugiai à la maison des filles du Roy, à la Salpêtrière. Cet endroit est un Enfer pavé de très peu de bonnes intentions. Je vous passe les détails, ils pourraient vous causer trop d'émoi pour peu. Ce qui est important, c'est que ma supercherie a tenu même dans ce Saint des Saints féminin. En me faisant « toute petite et obéissante », j'ai pu m'y cacher pendant près de six mois. Jusqu'à...

Jusqu'à ce que certaines d'entre nous soient choisies pour traverser la mer et aller se marier en Nouvelle-France. Il n'était pas très difficile d'être choisie ; j'ai prié Dieu et j'ai tenté ma chance. Et me voilà sur le bateau.

Il faut que je vous raconte ma première journée sur cette nouvelle terre. Pendant le voyage, la mort de sept de nos compagnes, ainsi que du marmiton, avait un peu descendu notre humeur mais, quand on cria que la rive était visible, nous fûmes toutes excitées à la pensée enfin d'arriver à bon port. Penser qu'un homme nous attendait, qu'il serait notre époux et avec qui nous bâtirions maison, famille et pays, bouleversait toute et chacune. Moi y compris ; je ne savais ce que j'allais faire.

Ils étaient tous là, près du débarcadère, timides, avides, gauches, excités, à l'affût de la moindre cheville, du plus simple sourire, de l'éclat de dents blanches ou de lèvres rouges. Entre eux et nous, il y avait un picotement dans l'air semblable à celui que laisse l'éclair. Il n'eût fallu qu'une étincelle pour qu'un feu nous embrasât. Ces dames religieuses, aidées par la milice de l'intendant, prirent bien soin que cela ne se produise pas. Du moins, pas tout de suite.

Le premier soir, je fus discrète, bien qu'un grand noiraud ne m'ait pas quittée du regard. Je ne dansais point. Je ne pouvais pas. Mais j'aurais tant voulu. Le regard de ces hommes. Leur amour, leur désir était quelque chose de si beau et de si fort. J'observai mes amies à la dérobée : elles aussi brillaient de beauté et de joie. Chacun et chacune savaient que l'âme sœur était là et l'attendait, sinon ce soir, alors demain. Beaucoup partirent deux par deux. Mon noiraud partit seul. Je dormis très mal.

Le lendemain, il vint me voir avec un bouquet de fleurs sauvages. J'en aurais pleuré tant il marqua chacune de ses paroles et chacun de ses gestes de douceur et de tendresse. Il me fit l'éloge de la richesse de son lot de terre, de sa force physique, de sa foi inébranlable en Dieu, de ses rêves d'enfants heureux courant sur sa terre, et surtout d'une femme aimante dont il comblerait les moindres désirs. Je le laissai parler, les yeux baissés. Sa main prit la mienne. Un frisson me parcourut. Ses lèvres cherchèrent les miennes. Il goûtait le sapin et la terre. Je fus sur le point de m'abandonner, quand une petite exclamation d'une sœur qui passait nous fit nous redresser et reprendre des poses plus décentes. Effrayée par ce qui venait de ce passer, je demandai à Bertrand (le noiraud) de me laisser seule. Avec résignation, il s'éloigna. Quand il fut hors de ma vue, je me dirigeai vers la forêt ; le jeu avait été trop loin. Si je continuais, j'allais me perdre et peut-être entraîner un pauvre hère dans ma chute.

Aussitôt que je le pus, je repris mes habits d'homme. Maintenant, je vis de chasse, de pêche et de tout autre chose qui puisse se trouver dans les bois. Mais souvent j'aime à me rappeler qu'avant de pouvoir devenir ce que nous appelons un coureur des bois, j'ai été fille du Roy en Nouvelle-France.

Affectueusement,
votre frère Claude